

Sortilèges (deuxième partie)
Le cauchemar infini

Marie-Andrée Lamontagne

Number 64, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82367ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (2016). Review of [Sortilèges (deuxième partie) : le cauchemar infini]. *L'Inconvénient*, (64), 43–44.

SORTILÈGES

(deuxième partie)

Le cauchemar infini

Marie-Andrée Lamontagne

Jules Verne disait du romancier qu'il ne doit pas être trop intelligent. On lui donne raison, à condition de se référer à une forme précise d'intelligence : analytique, cérébrale, qui tient à distance toute réalité pour au mieux la décortiquer, au pire faire le grand détour verbeux qui l'évitera. La question qui surgit ensuite en est le corollaire : un esprit malade peut-il écrire un roman ? Je veux dire un roman vrai, je veux dire un monde peuplé, construit avec tout l'artifice nécessaire qui saura se faire oublier et faire croire à la véracité du cadre, devenu la vie, des personnages, devenus des gens, de leurs pensées et de leurs actions, maintenant bien réelles.

Plutôt que *vérité*, un esprit intelligent, soucieux de précision, aurait écrit ici *vraisemblance*. Pourtant, blotti bien au chaud dans son cocon de critique examinant en surplomb l'objet de sa lecture, il se serait trompé en établissant cette nuance qui ménage les frontières. Au diable les frontières. Aux romans réussis il faut des Emma Bovary délicieusement aveuglées, consentantes, gémissantes, pour croire en eux. Ce sont les Emma qui les font exister. Les romanciers ne sont que des Rodolphe.

Mais que faire d'un Rodolphe malade ? Saura-t-il être prévenant, apporter les chocolats, fleurir la chambre, murmurer les compliments qui font rougir, battre le cœur et voir le mari, c'est-à-dire le réel, tel qu'il est : balourd, insupportable ?

C'est tout le problème avec David Foster Wallace. C'est aussi toute sa force.

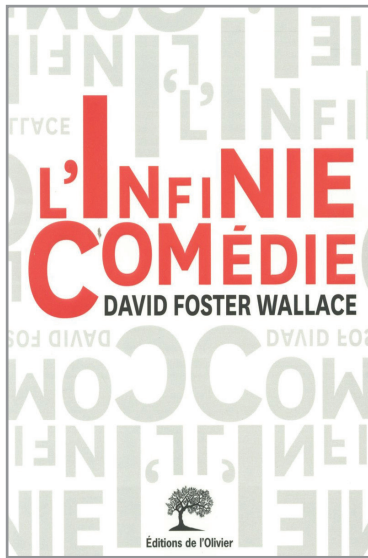
The Infinite Jest, qui paraît maintenant en français, sous le titre *L'infinie comédie*, aux éditions de l'Olivier et dans la prouesse d'une traduction signée Francis Kerline, est un roman monstrueux, pour dire les choses simplement. Ses 1 400 pages, incluant un ersatz érudit de 380 notes, dont l'éditeur, affolé par l'échéance, aura confié la traduction à quelqu'un d'autre, avec pour conséquence de mettre en colère le traducteur principal avec qui il est depuis fâché, ces 1 400 pages, donc, comptent finalement pour peu dans sa monstruosité. Après tout, le roman du 20^e siècle, à peine né, a déjà su engendrer des blocs de prose sinieuse où égarer avec bonheur le lecteur dans une forêt de mots (voir *L'homme sans qualités*) ; des blocs de prose carrément illisible, où égarer, hélas, le même dans une forêt de langues (voir *Finnegan's Wake*). Cela s'appelle la modernité. Mais alors Rodolphe tient toujours fermement son Emma par la taille. C'est lui qui la fait danser.

Rien de tel ici. *L'infinie comédie* est surtout monstrueux non par sa longueur, mais par son propos et par la forme dans laquelle il fait se déployer trois trajectoires principales, du reste très vite brouillées. Il y a celle du jeune Hal Incandenza, joueur de tennis de haut niveau au cerveau crépitant de connaissances, et de sa famille, dont les

membres semblent tous plus malades les uns que les autres (échantillon : le père, dit Soi-même, se suicide en se mettant la tête dans le four à micro-ondes) ; celle des anciens junkies du centre de désintoxication Ennet ; celle d'un groupuscule séparatiste québécois, les Assassins en fauteuil roulant, qui cherche à mettre la main sur une certaine cartouche. On y reviendra.

Pourquoi, pourquoi, s'interroge le lecteur, qui doit souvent s'accrocher pour ne pas perdre pied. Réponse possible : pour coller de plus près à l'époque grimaçante qui est celle de l'écrivain – aux États-Unis, le roman a paru en 1996, après plusieurs années d'un labeur douloureux –, à l'époque qui est la nôtre – Jonathan Franzen, Zadie Smith et plusieurs autres romanciers dits de la nouvelle génération ont salué *The Infinite Jest* comme un chef-d'œuvre à sa parution et revendiquent depuis son influence –, à l'époque qui lui succédera – le roman se situe dans ce qui semble être un futur rapproché, alors que le Canada, les États-Unis et le Mexique ne forment plus qu'une seule entité politique appelée l'ONAN (Organisation des nations d'Amérique du Nord).

Pour ceux que le mot intéresse, Onan est ce personnage de la Bible qui, ayant épousé la femme de son frère après la mort de ce dernier, répandait sa semence sur le sol quand il allait vers elle, et cela par refus d'avoir une descendance. La Bible ne précise pas pourquoi



Onan ne voulait pas d'enfants. Elle dit juste que cette façon de ruser avec la nature, pour l'heure encore divine, a mis l'Éternel en colère. La masturbation, que les gens intelligents appelleront bientôt « onanisme », la contraception, dont l'Église se méfierait : tout cela appartient aux masses de commentaires qu'aura suscités pendant des siècles la vue initiale d'un nomade barbu, les pans de la tunique écartés, surpris en fâcheuse position.

Donc nous y sommes. Notre époque n'est qu'une monstrueuse et interminable séance d'onanisme. Qui dira le contraire en voyant les foules prendre d'assaut les magasins en période de soldes ? Les gens qui étalent leur vie privée sur leur mur Facebook, les dragueurs qui écumant les médias sociaux à la recherche de proies sur la messagerie desquelles ils sèment des « bonjour », « ça va ? », comme les hommes esseulés se tenaient jadis au bord de la piste de danse en regardant les filles faire tourner leurs jolis corps : c'est encore Onan. Et c'est sûrement par un geyser éjaculatoire de contentement que les producteurs d'un certain film, où des acteurs masqués se tapent dessus avec des bâtons lumineux, se sont félicités des milliards obtenus en publicité sans déboursier un sou, tout simplement pour avoir su créer, comme on dit, le buzz.

David Foster Wallace, né en 1962, s'est débattu toute sa vie avec la dépression, la maladie mentale, les drogues, et n'a mis fin à cette guerre avec lui-

même qu'en se pendant au bout d'une corde, en 2008. Dépressif, oui, mais aussi beaucoup trop lucide, à en juger par ce roman. Dans *L'infinie comédie*, en cette « ère sponsorisée » de l'ONAN, les années se désignent désormais par leur nom publicitaire. Il y a l'Année de la mini-savonnette Dove, l'Année de Glad ou l'Année des sous-vêtements pour adultes incontinents Depend, pour s'en tenir à ces commanditaires. Les gens s'abrutissent dans le divertissement que leur procurent sans répit les vidéos, communément appelées « cartouches », fournies par l'obscur société TéléDivertissement InterLace, tandis qu'un groupe de séparatistes québécois, issus d'un Québec entré dans la période d'« interdépendance » de son histoire, luttent contre ce qu'ils estiment être la « finlandisation » de l'ONAN. D'ailleurs, l'une de ces cartouches est particulièrement nocive, puisqu'elle signifie la mort de qui la regardera. Mais où diable la trouver dans le flot des cartouches d'InterLace inondant le marché ? Cela pour l'aspect orwellien du roman.

Mais le propos principal n'est pas dans cette intrigue, qui en constitue plutôt le cadre.

Il est dans la souffrance.

À volume quasi égal, *Les Luminaires* d'Eleanor Catton, qui a fait l'objet du premier volet de notre petit diptyque sur l'art romanesque (« La tradition appliquée au ballet des astres », *L'inconvénient*, n° 63), est le roman de la santé, de la vigueur, de la force conquérante, de la cupidité et de l'élan. *L'infinie comédie* est pour sa part le roman des pathologies, des psychoses, des antidépresseurs, des médicaments de toutes espèces, des drogues, du délire schizophrène. C'est à prendre ou à laisser. S'il prend, s'il se cramponne, s'il sait ingérer cette logorrhée à doses contrôlées, le lecteur risque fort d'être saisi par une sorte d'ivresse des sommets. Son euphorie viendra alors des éclairs déchirant par intervalles cet océan de prose pour atteindre les zones du cerveau où sont liés le réel et la conscience.

Tout ce temps, le ton aura varié. Satirique : « C'est une ancienne prostituée réformée. Pourquoi les prostituées se mettent-elles toujours à faire les coquettes quand elles sont clean ?

Ça doit être son ambition refoulée de bibliothécaire qui ressort. » Moraliste : « La quête infinie du bonheur vous a fait oublier les conditions de possibilité du bonheur. » Philosophique : « Et puis, du coup, quelle est la différence entre le tennis et le suicide, la vie et la mort, le jeu et sa propre fin ? » Ironique : « [...] la différence entre suicide et homicide dépendant peut-être de l'endroit où vous pensez voir la porte de la cage. » Psychologique : « [...] comment faire pour ne pas être 136 personnes profondément seules qui vivent en promiscuité ? »

Pour ne rien dire de plusieurs passages qui sont de véritables morceaux de bravoure. Les pages qui vous font entrer dans la tête de tel toxicomane en manque ou celles racontant la mort de Lucien, felquist de Gaspé, qui meurt d'un bâton enfoncé dans la gorge jusqu'à l'anus, sont de cet ordre. Pour ne rien dire surtout des passages proprement hilarants. Comment ne pas éclater de rire quand Orin Incandenza raconte à son frère sa séance chez le « thérapeute du deuil » censé l'aider à surmonter le traumatisme d'avoir découvert son père suicidé dans le four à micro-ondes ? C'est que ce psy est littéralement « extatique » quand il constate que tous les propos que lui tient son patient se trouvent déjà dans son manuel de psychiatrie. Rires aussi quand Joelle, l'ex-petite amie voilée d'Orin, se défonce dans les toilettes et va jusqu'à fumer la moquette. Et bien d'autres.

Mais. Mais. Ces moments se paient cher. Des heures de lecture en apnée. L'exaspération à l'idée d'être trop souvent largué comme lecteur. La lassitude devant un soliloque hystérique. Le dégoût qu'inspire un hyperréalisme qui, pour avoir des fondements dans le réel, n'est pas toute la réalité, puisque chacun peut parfaitement tourner le dos au réel haïssable par la vie intérieure ou par le rêve. Emma, je vous disais. ■

L'INFINIE COMÉDIE

David Foster Wallace

Traduit de l'anglais par Francis Kerline (et par Charles Recoursé pour les notes de fin d'ouvrage)

L'Olivier, 2015, 1 486 p.